

La fêlure

Iris Baty

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14133ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baty, I. (2007). La fêlure. *Moebius*, (113), 15–20.

IRIS BATY

La fêlure

Qu'est-ce qu'on parle ! On est sur le pas de la porte, le chat s'étire sur le tapis. Je sortirais bien dans la tempête, d'ailleurs j'ai la main sur la clenche mais au lieu de sortir, je pose mon sac et m'assois sur une marche. C'est qu'avec Germain, quand on commence à parler, plus rien ne peut nous arrêter. Il y a un an, on s'est trouvé au milieu de tous les autres êtres humains et on ne s'est plus quitté.

Germain a fait son entrée dans ma vie un midi dans le bar où je déjeune. J'en étais au café. Il a posé ses affaires sur l'un des tabourets du bar et j'ai tout de suite vu qu'il n'était pas comme les autres. Il a jeté un regard à la télé au-dessus du comptoir puis il n'a plus quitté des yeux le café qu'on lui servait. Je ne sais lequel de nous deux en est venu à parler à l'autre mais c'est parti comme ça. On s'est retrouvé chaque midi et on a fini par manger ensemble.

Germain est dans les communications mais il déteste son métier. Moi, je suis dans un peu tout à la fois mais toujours dans des bureaux. Je fais mon chemin. On a eu de chouettes conversations ensemble au café, sauf quand Germain devait rester avec ses collègues. Un jour, pour éviter de devoir m'abandonner et parce qu'il se croyait sans cesse épié, il m'a invité à venir déjeuner chez lui.

Sa femme nous accompagnait au début puis assez rapidement elle nous a laissés seuls. Germain pouvait alors parler à son aise : « C'est une bourgeoise. Et moi, j'en ai marre du monde entier ! Je ne supporte plus personne excepté toi et mon chat. Je n'ai personne à qui me confier qui ne me juge immédiatement après. Je ne suis entouré

que de gens à la vie étriquée. Ils ne pensent plus. Ils se reproduisent, ils reproduisent leur vide. Où que je pose les yeux, tout est vide ! Et mon métier est de communiquer... du vide. Un comble ! Ça aurait pu être pire, j'aurais pu faire une école de commerce ! Ce qui aurait comblé ma femme, cela aurait rapporté davantage ! Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas eu le choix et je donnerais n'importe quoi pour l'avoir ne serait-ce qu'une seule fois. Il n'y a plus de choix possible dans ce monde car nous n'avons plus de libre arbitre. Presque plus de liberté de penser. Cite-moi encore un espace de liberté ! Un choix qui soit un choix !

— « Eh bien, la présence de ce bar, par exemple. » Et je montrais le petit bar que j'avais offert à Germain et qu'il avait installé dans son entrée, « parce qu'au final, lui avais-je dit, c'est dans ton hall d'entrée qu'on passe le plus de temps maintenant. » Il avait été ému. « Oui, le dernier refuge pour ceux qui ne pensent pas comme tout le monde : un vestibule ! Et pourquoi pas une cave ? ! Jusqu'où irons-nous pour pouvoir discuter sans avoir le regard des autres dans notre dos ? » Dernier ? C'était vite dit. Germain ne supportait plus la présence de sa femme à l'étage : « Elle nous épie. Elle ne supporte pas notre complicité ! »

Nos rendez-vous eurent donc lieu dans sa voiture, le soir, dans le parking du parc de la ville, sous les arbres. C'était un lieu agréable, loin de tout, pour un cinq à sept entre deux hommes. Je sentais que la présence des autres devenait de plus en plus pénible pour Germain. Il mettait la radio et il me disait « Écoute ! Écoute ! » C'était des penseurs, des gens qui étaient contre la vie moderne que Germain était obligé de vivre. Il pleurait un peu et même tout à fait. Jamais il n'aurait osé pleurer devant sa femme, devant personne, mais devant moi, il pleurait parce qu'il était fait comme un rat, parce que son « boulot de merde », jamais il ne le quitterait, jamais il n'aurait le courage, parce qu'à personne surtout il ne pouvait dire ce qu'il avait sur le cœur, ce qu'il pensait de tout ça. Il me dit un jour que c'était lui qui m'avait choisi ce jour-là dans le bar. Mais sait-on jamais qui choisit dans une rencontre ? Il poursuivit en disant que le salut ne pouvait pas venir d'en haut et qu'il

avait espéré qu'un jour je pourrais faire quelque chose pour lui, moi, l'ami véritable. Lui apprendre le secret pour être heureux. Il me regardait, il attendait une réponse. Mais moi je ne savais pas. J'étais content, voilà tout. Content de m'élever dans mon boulot, de recevoir des primes, content de voir mes parents le dimanche, content du ciel rose le matin quand j'allais travailler, content d'aborder la trentaine... Content aussi d'être avec quelqu'un comme Germain. Ça ne s'explique pas pourquoi il y en a qui sont contents et d'autres pas. Cependant, je voulais l'aider. Je me souviens qu'une fois Germain m'avait prêté des livres de penseurs encore vivants, de ceux qui parlaient dans le poste. Dans les premières pages de l'un d'eux, j'avais trouvé quelque chose et je m'étais dit : « Tiens, voilà la solution pour Germain. » Alors là, comme il allait redémarrer, je lui dis : « Il y a peut-être un moyen. » Il me regarda les yeux écarquillés, la main sur le contact. « Oui, il y a bien... Mais il n'y aura pas de retour en arrière possible et il faudra que tu me fasses confiance pour tout. » Germain avait les yeux de plus en plus écarquillés. J'ai pensé qu'il avait fui assez loin, jusqu'au fond de sa voiture, et que si je ne voulais pas le voir disparaître sous terre, il fallait réagir. Il était sûrement prêt à tout, il voulait son choix. L'essentiel était d'essayer.

J'agis. Je fis ce qu'il fallait. Toutes les démarches. Je versai de l'argent pour ça. La somme n'était pas très élevée. Un soir, enfin, quand tout fut prêt, j'allai dans une cabine téléphonique et appelai Germain. Il décrocha. Quelques heures auparavant, au bar de notre première rencontre, je lui avais dit que c'était pour le soir même, que je l'appellerais et que, quand il recevrait cet appel, il fallait qu'il sorte et se rende directement au parc en voiture. Je voulais qu'en recevant cet appel et qu'en franchissant la porte de chez lui il ait conscience qu'on lui donnait le choix, qu'il agissait, qu'il choisissait pour la première fois et que ce choix allait changer le reste de sa vie. Lorsqu'il eut raccroché, sa femme lui demanda qui c'était, il répondit qu'il s'agissait d'une erreur. De mon côté, je me demandai s'il aurait le cran. Enfin, au bout de dix minutes d'attente et de buée sur la vitre, la porte côté passager s'ouvrit et je le vis apparaître avec un sac de voyage à la main et son man-

teau sous le bras : « On y va, je suis prêt. » Il monta à mes côtés en silence. Les deux mains sur le volant je fis le vide et mis le contact. Germain regarda le parc s'éloigner, la rue puis son quartier, sa ville, sa région, sa vie. Était-il avec moi ? Contrairement à son habitude, il ne parlait pas. Il me demanda seulement : « Où va-t-on ? »

— « Tu verras bien. » On roula près de vingt heures d'affilée. Dans les stations-service, j'allais seul régler les dépenses pour l'essence et pour la nourriture. Germain luttait pour ne pas s'endormir afin de voir où le mènerait ce périple. Enfin vers deux heures du matin il s'abandonna. On passa en Italie vers sept heures. À midi on entra dans Milan, épuisés.

Je conduisis jusqu'à l'aéroport. Le timing était bon. Là-bas, dans le grand hall d'accueil, mon contact nous attendait près d'une plante verte. Il nous salua et donna à Germain une enveloppe : « Vos nouveaux papiers et votre billet d'avion, aller simple bien sûr. Vous n'avez besoin de rien d'autre. Vous laissez là votre sac, inutile de partir chargé. Un de nos hommes vous attendra là-bas pour vous accueillir et vous prendre en charge les premiers temps. » L'accent de l'homme était déjà une invitation au voyage.

— Quelle est ma destination ? » Germain sortit son billet d'avion et lut : Les Philippines ?

— L'avion part dans deux heures.

— Je vais attendre avec toi », lui dis-je. Notre contact italien sourit : « C'est un ami précieux que vous avez là. » Germain me regarda, l'œil un peu flou. « Oui. » Notre homme nous serra la main et fit les dernières recommandations à Germain. Nous allâmes ensuite nous asseoir sur un banc et après un silence Germain déclara d'un ton où je décelai de l'inquiétude : « Je ne connais pas les Philippines. »

— Je t'ai pris des guides touristiques à lire dans l'avion, tu verras, c'est sympa.

— Mais... Je ne te verrai plus.

— Bien sûr que si ! Je viendrai te voir.

— Pourquoi ne pars-tu pas avec moi ?

— Je suis heureux, ici, moi. Tu sais bien que ce n'est pas pareil... Mais toi aussi, bientôt, tu le seras.

— Heureux, dis-tu ?

— Pas de doute possible !

Germain était courageux ou plutôt tellement désespéré qu'il ne fit pas marche arrière. Je l'accompagnai jusqu'au point de contrôle de sécurité. « S'il y a le moindre problème, je t'ai laissé une adresse e-mail dans le guide touristique, tu pourras me joindre en toute discrétion. » Il hocha la tête et me prit dans ses bras. Son cœur battait à tout rompre, tout comme le mien. Il disparut de mon champ de vision. Je restai là, m'attendant à le voir revenir n'importe quand, puis je patientai jusqu'à ce que le numéro du vol ait disparu des écrans. Alors seulement je retournai à la voiture pour y faire un somme.

À dix-huit heures le réveil de mon téléphone portable sonna. J'émergeai complètement pâteux. Je l'allumai et vis que j'avais quatre appels en absence. Au moment où je le mettais sous tension, il sonna. Je décrochai : une voix familière me demanda : « Alors ?

— Il est parti. » À l'autre bout du fil, j'entendis une respiration plus forte, un blanc puis un soupir. « Ça me fait bizarre quand même, qu'on se soit quitté fâchés, qu'il ne m'ait pas mieux comprise et surtout... Enfin... Tu rentres bientôt ?

— Demain soir, je vais prendre mon temps.

— Je t'attendrai. Je t'embrasse. Tu me manques. Une nouvelle vie commence pour nous tous. Et tout le monde est heureux, n'est-ce pas ? »

Lorsque je fus de nouveau seul et que la voix de Claire, la femme de Germain, eut cessé de bourdonner à mon oreille, je me mis enfin à réfléchir. Très vite, il s'imposa à moi que j'avais fait le bon choix, il fallait qu'elle fasse partie du plan, qu'elle le laisse partir, qu'elle avance l'argent et qu'elle nous laisse le temps de disparaître sans prévenir les autorités trop tôt. Maintenant il me fallait rentrer. J'avais des sentiments pour Claire. J'avais été touché par son désarroi face à l'état de son mari. Après avoir mangé un morceau je repris la route en sens inverse. Je fis une halte dans un parking et m'endormis.

Lorsque je me réveillai j'avais un nouveau message qui datait d'environ une heure. C'était Claire. Claire qui me disait que Germain était rentré. Qu'il n'était finalement pas monté dans l'avion. Qu'elle m'appelait de la cabine

parce qu'il avait pris quelques jours de repos. Qu'il avait été fou de joie de la revoir. Qu'elle avait été surprise mais qu'elle avait essayé de jouer la femme inquiète et terrorisée. Qu'il ne lui avait rien dit de son escapade sauf qu'il avait failli faire une grosse bêtise au risque de la perdre, elle. Claire regrettait tout le mal qu'elle avait fait et souhaitait qu'« on en reste là. » Elle me demandait de ne pas essayer de les revoir, ni elle ni Germain. A priori ce dernier n'avait pas eu un mot pour moi. Comme s'il m'avait oublié au sortir d'un mauvais rêve qui se serait achevé à l'aéroport de Milan. Je refermai mon téléphone et le rangeai dans mon sac. Je repris la route, et un sentiment monta en moi, inconnu... J'avais tout gâché et ce que je ressentais à présent était loin de tout ce que j'avais connu auparavant : une amertume qui posait un voile gris sur mon ciel rose.